Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 75 (1972)

Artikel: La Première Internationale dans l'histoire sociale du XIXe siècle
Autor: Freymond, Jacques
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-685063

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

I. Exposés sur la Première Internationale

LA PREMIÈRE INTERNATIONALE DANS L'HISTOIRE SOCIALE DU XIXe SIÈCLE

par Jacques Freymond

Ce qui frappe l'historien de l'Internationale c'est la brièveté et l'intensité de sa vie. Un feu est allumé à Londres en septembre 1864, qui avec une extraordinaire rapidité gagne l'Europe, se répand en de nombreux foyers pour s'éteindre après avoir contribué à embraser Paris, mais en lançant pendant quelques années encore de nombreuses étincelles et en laissant des braises sous la cendre dont les sociétés l'ont recouvert.

Cette flambée n'est explicable que par la proximité de matériaux inflammables progressivement accumulés à travers l'histoire d'un siècle révolutionnaire où se développent parallèlement et successivement les poussées des mouvements libéral, national et social.

Or ces poussées ne s'exercent pas à l'intérieur d'un seul pays. En Europe, à travers les siècles, s'est développée une vie intellectuelle qui transcende les frontières nationales. La Révolution de 1789 n'a fait qu'élargir le nombre des participants à des échanges qui prétendaient englober et impliquer les masses et non pas seulement des privilégiés. Et la Restauration n'a rien arrêté. Tout au plus a-t-elle canalisé la discussion fondamentale sur la structure et le gouvernement de sociétés contemporaines inégalement travaillées par la révolution industrielle.

Les grands débats du XIXe siècle se déroulent au niveau de l'Europe. A l'ombre du concert européen des gouvernements s'organise tant bien que mal un concert des peuples qui s'exprime à travers des voix multiples et souvent discordantes. La Sainte Alliance avait été conçue comme un système de sécurité collective contre les libéraux et les patriotes d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne ou de France. Elle a joué son rôle de frein sans pourtant briser les hommes ni détruire leur idéal.

*

Ainsi, Mazzini et nombre de ses compagnons de lutte survivront à l'échec de la Jeune Europe. Et on les retrouve en 1864 lors de la naissance de l'Internationale, comme d'ailleurs lors de la formation de la section napolitaine de la Première Internationale en 1869.[1] Sur le rôle qu'ils jouent, la discussion est encore ouverte. Aldo Romano souligne l'intérêt que Mazzini porte au prolétariat, à ses problèmes, à ses possibilités d'action, en citant une lettre écrite en 1834 au sujet du désarroi que ce dernier constate à Milan :

> « Il y aurait cependant un ressort, écrit Mazzini, mais pour le tendre il faudrait des moyens et des hommes que nous n'avons pas; une fraternisation du peuple, de ce qu'on appelle le peuple [...] fraternisation de couteaux, de bras ; cette pensée d'une ligue de prolétaires qui semble un rêve ne le serait plus si on touchait à ces ressorts qui, un jour, pourraient devenir dangereux, mais qui sont toujours puissants dans le peuple ; et la guerre entre le peuple et la tyrannie ne s'est pas encore déclarée en Italie. » [2]

Cette pensée de l'appel au peuple, Mazzini, qui est un homme libéral, la conservera et la cultivera pendant sa vie entière. Mais ce peuple, cet ouvrier, il s'agit de le mobiliser tout d'abord pour la cause de l'unité italienne : « Puisque les classes ouvrières ont des droits à l'aide de la Nation, écrit-il en août 1861, il est nécessaire qu'elles se montrent prêtes à remplir leurs devoirs envers elle. Celui qui ne remplit pas de devoirs n'a pas de droits. » [3] Et pendant les années qui suivent, il revient à la charge, encourageant les ouvriers à se grouper à la fois pour améliorer leur sort et pour assurer l'unité de l'Italie. L'Europe, l'Internationale l'intéressent sans doute, mais elles restent, en 1864, à l'arrière-plan de ses préoccupations : ce qui l'intéresse en automne de cette année-là, c'est le développement des sociétés ouvrières italiennes et leur fédération.[4]

Il n'en reste pas moins que des « Mazziniens » sont présents à Londres et qu'ils cherchent à fournir leur contribution à la formulation des objectifs de l'Internationale. Leur participation, tout éphémère qu'elle est, n'en est pas moins une contribution au lancement d'un mouvement qui les dépassera.

*

Ces Mazziniens, d'ailleurs, seraient membres d'une loge, celle des « Philadelphiens ». Et voici, avec la franc-maçonnerie, un autre courant international qui pourrait avoir, lui aussi, participé à la fondation de l'Internationale. Ici encore le débat est ouvert entre historiens. Certains n'attribuent guère d'importance à cette influence maçonnique. Pour d'autres, et plus particulièrement pour Boris Nicolaevski, les sociétés « secrètes », et la maçonnerie surtout auraient joué un rôle quasi décisif. Nicolaevski se réfère, dans une communication

qu'il a faite au colloque tenu en octobre 1964 sous les auspices du *Hoover Institute for War, Revolution and Peace* à Stanford [5], à diverses études sur le rôle de la maçonnerie, et surtout à un article de Jean Bassu intitulé « Une loge de proscrits à Londres sous le second Empire et après la Commune ». [6] Si, selon Nicolaevski, la maçonnerie officielle française n'a pas été associée à l'Internationale, des loges se sont constituées, en Angleterre principalement, groupant des émigrés français. Parmi ces loges, celle des « Philadelphiens », appartenant à l'ordre dit de « Memphis », va développer, en marge de la maçonnerie officielle anglaise aussi bien que française, une activité révolutionnaire. Cette loge aurait contribué à la création d'une société révolutionnaire, la Commune révolutionnaire [7], et c'est en suivant en particulier les activités des deux groupements que Nicolaevski nourrit sa démonstration tendant à attribuer un rôle dominant à la maçonnerie dans la fondation de l'Internationale. Mais ces sociétés secrètes n'ont de « maçonnique » que l'apparence, que les formes extérieures. On se sert de la maçonnerie pour couvrir des actions conspiratrices [8] visant à abattre Napoléon III, à soutenir le mouvement d'unification de l'Italie en apportant un appui à un Mazzini et à un Garibaldi ; et on se propose, sur un plan plus général, de travailler à l'instauration d'une « République démocratique et sociale universelle ».

En suivant Nicolaevski dans les méandres d'une démonstration qui rassemble parfois hardiment des pièces d'archives détachées, nous pénétrons dans la petite histoire des révolutionnaires émigrés dont les organisations s'enchevêtrent sans qu'on puisse toujours retrouver les fils conducteurs de leurs activités. A la *Commune révolutionnaire* vient s'ajouter l'*Association Internationale* dont Müller-Lehning a retracé, ou plutôt esquissé, la vie dans les années 1855-1859. Après la disparition de cette *Association Internationale,* un groupement sans nom et sans contenu, dont Mazzini et Garibaldi seraient épisodiquement les figures de proue, rapprocherait momentanément ces émigrés de Londres d'autres « démocrates » du continent, dont Coullery. Celui-ci assumera la présidence d'un congrès qui se tiendra à Bruxelles du 26 au 28 septembre 1863 et décidera la création d'une *Alliance Fédérative Universelle de la Démocratie.* Notons que Johann-Philipp Becker siège à la vice-présidence d'un congrès dont il a d'ailleurs proposé la tenue en juillet de cette même année dans une conférence à La Chaux-de-Fonds.

Pareil déploiement d'activité explique non seulement la présence des « Philadelphiens » au meeting de St. Martin's Hall, mais la part qu'ils prennent à son organisation. Le Lubez, dont on sait le rôle qu'il a joué, en serait un. Il y en aurait d'autres, que Nicolaevski a plus de peine à identifier et qui, alliés aux Mazziniens, pourraient occuper une position d'influence. Mais, comme on le sait, Marx leur tiendra tête avec succès.

Ces émigrés conspirateurs et leurs compagnons du continent ne sont, pas plus que Mazzini, des « socialistes ». Marqués par l'esprit égalitaire de 1848, républicains de gauche, intellectuels en majorité, ils n'ont avec les ouvriers que des contacts épisodiques.[9]

Mais ils n'en ont pas moins tissé, dans la première partie du siècle et plus encore après 1848, un réseau d'échanges et de contacts qui va offrir à l'Internationale une base de lancement et, grâce au halo qui entoure encore les écoles socialistes, un instrument de diffusion.

*

Néanmoins ce n'est pas seulement le réseau de contacts, si dense soit-il, qui va compter, mais bien le milieu social, politique et intellectuel dans lequel le nouveau mouvement prend racine. Comme l'écrivait Théodore Rothstein en 1913 : un mouvement historique ne peut être fabriqué de morceaux épars et « poussé en avant », même si ses fondateurs et ses chefs sont des personnalités titanesques ; ces mouvements doivent être « conçus au sein de l'histoire des semences (sic) des mouvements antérieurs » et doivent s'orienter dans la voie qui leur a été ouverte par les prédécesseurs [10].

Or ce milieu social et politique c'est, comme le dit Rothstein dans une étude qui, malgré l'usure du temps, reste fondamentale, celui de l'Angleterre, d'une Angleterre où, sous l'effet de la révolution industrielle, les contradictions sociales se précisent et où se développe, au sein du prolétariat, une conscience de classe.

Une conscience de classe qui dépasse les frontières nationales. Les chefs du mouvement chartiste en donnent très tôt la preuve.

Qu'on pense à l'adresse si souvent citée qu'en novembre 1836, la *Working Men's Association* envoie aux ouvriers belges : « La classe ouvrière oublie la situation qu'elle occupe dans la société... Notre émancipation dépend de la diffusion de ces vérités parmi les ouvriers de tous les pays. »

Qu'on pense à l'initiative prise, en 1838 déjà, par Georges Julian Harney qui, après avoir fondé la *Democratic Association*, prend contact avec les Allemands, Polonais et Italiens émigrés à Londres.

Qu'on pense enfin au rôle que l'association des *Démocrates fraternels*, fondée en 1846,[11] va jouer dans ces années décisives dans l'histoire de la conscience de classe ouvrière.

N'est-ce pas Harney qui, au début de 1846, a dans un discours vigoureux montré que la nation, nécessaire autrefois, est historiquement dépassée et fait appel à l'union des classes opprimées de tous les pays ? « L'intérêt du peuple est le même dans tous les pays, c'est l'intérêt du travailleur, du travailleur asservi et exploité... Dans tous les pays, les hommes qui produisent le blé vivent de pommes de terre, ceux qui font de l'élevage ne mangent pas de viande... Ceux qui

fabriquent des vêtements sont en haillons. Ceux qui construisent des maisons vivent dans des huttes... » [12]

L'association des *Démocrates fraternels* s'est donné une mission internationale. Elle agit pendant ces années révolutionnaires en contact quasi permanent avec les nombreuses organisations révolutionnaires étrangères dont Londres est naturellement le centre. On connaît ses relations avec la *Ligue des Justes* au sein de laquelle s'opère la décantation du communisme primitif de Weitling en un communisme fondé sur une réflexion philosophique ; avec la *Ligue des Communistes* aussi qui, en 1847, prend la succession de la *Ligue des Justes.* Mais cette fréquentation des révolutionnaires émigrés n'entraîne pas un détachement du milieu britannique. Harney et son camarade et rival Ernest Jones prendront soin de réaffirmer leur affiliation au chartisme et d'assigner pour tâche à l'association des *Démocrates fraternels* la diffusion de la charte des travailleurs. D'où les difficultés auxquelles va se heurter l'Association pendant la crise de 1848.

Le gouvernement britannique se montre relativement tolérant à l'égard des étrangers qui se réfugient sur son territoire et ne se soucie guère de voir les sujets britanniques participer à des manifestations politiques sur le continent ; c'est ainsi que Jones et Harney se rendent à Paris au début de mars 1848, porteurs d'une adresse au gouvernement républicain. Mais lorsque de retour à Londres les mêmes hommes, portés avec leurs camarades britanniques par l'enthousiasme révolutionnaire du moment, tentent d'organiser une manifestation de masse en faveur de la Charte du peuple, ils se heurtent à l'opposition résolue du gouvernement dont l'intervention mettra un terme à un mouvement chartiste déjà sur le déclin, affectant du même coup, par des mesures visant les étrangers trop actifs politiquement, l'association des *Démocrates fraternels.*

Harney n'abandonnera pourtant pas la partie. De 1848 à 1852, comme l'a rappelé Rothstein, il poursuivra son action d'information sur les mouvements ouvriers et sur la révolution européenne, tout en animant les *Démocrates fraternels* qui se signaleront à l'attention par des manifestations qu'ils organisent conformément au calendrier des anniversaires révolutionnaires. Ce n'est qu'en 1853 qu'il se résigne à accepter l'échec.

Ernest Jones, son rival, à qui vont momentanément les sympathies de Marx et de Engels, ne pourra guère faire mieux que de maintenir vivant le thème de l'entraide internationale en vue d'assurer le triomphe de la république universelle démocratique et « sociale ». C'est sous ce signe qu'est fondé, à la fin de 1854 et au début de 1855, le *Comité International,* précurseur et cofondateur de l'Association internationale qui jusqu'en 1859 va grouper le noyau des derniers chartistes, la *Commune révolutionnaire,* l'*Association des Communistes allemands* et l'*Association des Socialistes polonais.* A

en juger par les noms que se donnent ces diverses associations aussi bien que par la phraséologie de leurs porte-parole, il s'agirait bien là d'un groupement d'orientation socialiste. Sans doute tous les hommes sont-ils frères, avait déclaré Jones lors d'une réunion du *Comité international* en février 1855. Mais parmi ces frères il y a des « Abels » et il y a des « Caïns » ; ceci est le rassemblement des « Abels » du monde contre les puissants « Caïns » qui les ont assassinés. Jusqu'ici les prolétaires se sont fait la guerre de pays en pays sous la conduite des oligarchies. Dès maintenant ils vont s'unir dans la lutte contre ces oligarchies, contre le capitalisme.[13]

Mais les prolétaires dont on évoque le sort et qu'on appelle à l'action sont peu ou mal représentés dans ces comités, dans ces réunions. Et les programmes restent extrêmement vagues dans leur formulation. Dans le rapport annuel qu'on publie en mars 1856, on ne va guère au-delà de formules telles que : le programme du *Comité international* est « d'autant meilleur qu'il est le programme le plus large. En effet que l'on dise : unité du mouvement européen avec les uns, Etats-Unis d'Europe avec les autres, ou Alliance des Peuples et République Universelle avec tout le monde dans la Démocratie, on est dans le vrai ;...» Et plus loin, soulignant la nécessité d'une république universelle démocratique et *sociale*, on précise « qu'il n'y a aucune solution possible, selon l'égalité des conditions entre peuples, au problème des relations internationales tant que la solution du problème social de l'égalité des conditions entre hommes ne sera pas trouvée. » [14]

Quant à l'*Association internationale*, elle définit ses objectifs dans ses statuts publiés en 1856 comme suit :

> « (L'Association) a pour but de propager par tous les moyens en son pouvoir, la doctrine de la SOLIDARITÉ ; d'organiser l'assemblée universelle de la Démocratie socialiste ; de créer un milieu où s'étudient, s'élaborent, se propagent et se pratiquent les lois du monde nouveau que tous ses membres portent en eux-mêmes à divers degrés de développement ; de substituer l'affirmation à la critique et à la négation aujourd'hui complètes du vieil ordre social, et de réaliser, autant que possible, dans le présent, tout en préparant la réalisation complète dans l'avenir, l'idéal de nos cœurs, la RÉPUBLIQUE UNIVERSELLE, DÉMOCRATIQUE ET SOCIALE. »[15]

Ce que cherchent en définitive les responsables du Comité et de l'Association internationale, c'est à rassembler un aussi grand nombre que possible de révolutionnaires, à Londres tout d'abord où les réfugiés constituent des noyaux actifs, et, à travers ces réfugiés qui maintiennent des relations avec leurs propres pays, sur le continent européen. Et leur souci de « rassembler » les incline à l'éclectisme. Quelles

que soient leurs réserves à l'égard d'un Mazzini, d'un Ledru Rollin, d'un Louis Blanc même, ils sont tentés de ne pas les exclure formellement de ce grand rassemblement des adversaires de l'ordre social. Mais le mouvement n'a plus cette marque socialiste et dans une certaine mesure prolétarienne que le chartisme avait imprimée à l'association des *Démocrates fraternels.*

*

Comment évaluer, enfin, le rôle de Marx et de Engels dans cette période qui sépare 1848 de 1864 ?

Inutile sans doute d'insister ici sur l'événement que représente la publication du Manifeste communiste, ni de revenir sur les circonstances dans lesquelles il a été élaboré. Il ne semble pas nécessaire non plus de reprendre l'histoire de la Ligue des Communistes, qui d'ailleurs fait l'objet de nouvelles recherches dont il convient d'attendre le résultat.[16] Cela ne signifie pas que son influence et celle des nombreux exilés allemands qui se trouvent à Londres et à Bruxelles puissent être considérées comme négligeables par rapport aux activités des Italiens, des Français ou des Polonais. Bien au contraire, l'action du mouvement révolutionnaire allemand, et de ceux qui se réclament du socialisme et du communisme, sera d'autant plus intense à l'extérieur de l'Allemagne que dans le pays même elle se heurte à une police vigilante. Les Allemands seront actifs au sein de l'Internationale, et cela dès ses débuts, dominés sans doute à Londres par la personnalité de Marx et stimulés également à Genève par Johann Philipp Becker.

Pour en revenir à Marx et à Engels, constatons tout d'abord que leur correspondance permet, de manière plus authentique que par des témoignages extérieurs, de saisir leur comportement. Associés pendant quelque temps à des actions révolutionnaires qui n'ont pas permis d'opérer la percée, mais qui les ont mis en contact étroit avec des ouvriers, avec des représentants des écoles socialistes les plus diverses, avec des militants révolutionnaires, fortement engagés jusqu'à 1852 dans la Ligue des Communistes, ils se sont dégagés à la fois pour sauvegarder le temps nécessaire à l'analyse critique du système capitaliste et parce que le mouvement révolutionnaire leur paraît momentanément arrêté. Mais il ne peut s'agir que d'une période de transition. Aussi restent-ils singulièrement attentifs à l'activité des groupements d'émigrés, en même temps qu'ils suivent l'évolution de la situation politique en Europe et dans le monde.

L'analyse de la longue durée sur laquelle Marx et Engels concentrent leurs efforts ne les conduit néanmoins pas à sous-estimer les fluctuations de courte durée. Ce qui leur importe c'est, sans se laisser impliquer directement, d'infléchir au moment opportun l'orientation d'un homme comme Jones ou d'un groupement, et d'introduire tel argument, tel thème de réflexion. Cette combinaison

d'une démarche prudente sur le plan tactique avec une action délibérément révolutionnaire, puisqu'elle porte sur la transformation des structures de la société, se révélera singulièrement efficace. Marx ne s'expose pas, il ne se disperse plus comme tant d'autres qui s'installent au premier plan de l'actualité. Mais au moment voulu, au moment où les choses deviendront sérieuses, il sera non seulement disponible, mais prêt à jouer le rôle difficile de guide intellectuel. [17]

*

Mais ce n'est pas à Londres seulement que se rassemblent les forces qui vont intervenir dès le lancement de l'Internationale. A concentrer son attention sur les seuls groupements qui se sont succédé sur la scène de la capitale britannique, on ne parviendrait plus à saisir en quoi et pourquoi la Première Internationale diffère de manière si nette et même fondamentale des associations et des comités qui l'ont précédée.

Or il est évident que, quels que soient les coups d'arrêt donnés par la police, les mouvements à intention révolutionnaire ont progressé sur le continent. Sans doute la confusion règne-t-elle sur les objectifs. Les uns sont des patriotes à la recherche d'une nation, les autres revendiquent des libertés politiques et l'égalité entre les hommes. D'autres, enfin, s'en prennent à l'ordre social. Partout, et dans l'Europe occidentale surtout, les idées socialistes ont pénétré. Non pas seulement dans la bourgeoisie, chez les intellectuels, mais chez les ouvriers. La France est sans nul doute un des foyers révolutionnaires les plus actifs où se confrontent et s'affrontent les diverses écoles socialistes, saint-simonienne, fouriériste, cabetiste. En Allemagne également des thèmes socialistes s'affirment et se répandent. Les uns et les autres essaiment, par besoin naturel de prosélytisme mais aussi, d'une manière plus systématique, pour traduire les idées en action.

La Suisse, terrain de rencontre, terre de refuge, est de ce point de vue intéressante à observer dans la période qui précède 1848, où le radicalisme ascendant s'imprègne de socialisme. Les intellectuels sont naturellement les premiers touchés par les idées nouvelles, mais les ouvriers également, français, allemands, et à travers eux les Suisses. Ce n'est pas seulement l'influence des idées de Weitling qu'il faut évoquer à ce propos, mais peut-être plus encore les canaux par lesquels elles sont diffusées et la formation de ces petits noyaux d'artisans qui accueillent le voyageur, reçoivent de lui des nouvelles sur les événements et des informations sur les thèmes des discussions engagées dans les cercles politiques révolutionnaires. Weitling lui-même, dans sa correspondance, fournira des descriptions nombreuses et précises de l'organisation et de l'activité de ces sociétés qui prolifèrent dans les années 1840, constituant autant de centres de discussions, d'information et d'agitation parmi les ouvriers [18].

L'échec de 1848 et le renforcement du contrôle policier qui en résulte n'ont pour effet qu'un ralentissement momentané des activités et un regroupement des forces. Si l'on en juge en effet, en l'absence d'étude systématique du mouvement révolutionnaire de cette période, d'après les informations que se communiquent Marx et Engels dans leur correspondance, ou encore par les nombreuses monographies [19] publiées au cours de ces dix à quinze dernières années où les recherches sur l'histoire sociale de cette période ont connu un véritable essor, partout l'activité révolutionnaire se poursuit, purement verbale ou épistolaire sans doute, mais révélatrice d'un état d'esprit et d'une disponibilité des hommes. Or ces hommes, qu'ils se trouvent à Genève, à La Chaux-de-Fonds, à Lausanne, Morges, Vevey, Zurich, Bâle, Berne, en Italie, en Belgique ou en Allemagne, ces hommes se connaissent parfois et seront en mesure non seulement de constituer des noyaux catalyseurs d'un mouvement révolutionnaire local, mais de transmettre informations et mots d'ordre; soit au niveau des partis et des associations légalement organisés, soit au travers des nombreuses associations, aussi minuscules qu'éphémères, qui se sont multipliées dans l'illégalité.

*

Ce coup d'œil rapide, et qui n'a pas de prétention à l'originalité, sur les mouvements révolutionnaires des trente années qui précèdent la fondation de la Première Internationale, nous a permis de constater l'existence d'un état d'esprit révolutionnaire et d'une disposition à l'action, sans qu'il y ait cependant une orientation socialiste bien nette. On appelle de ses vœux une République universelle qui doit être « démocratique » et pour certains « sociale ». On a acquis une certaine expérience de l'action secrète, du type d'organisation qu'il faudrait donner à une association internationale. Mais il manque un programme commun et les bataillons que ces états-majors d'exilés sans troupes devraient pouvoir engager.

Le fait nouveau, c'est que sous l'effet de la révolution industrielle, les troupes se forment. Elles ne sont pas forcément constituées de travailleurs de la mine ou de l'usine, car ce n'est que progressivement que la révolution industrielle modifie les structures économiques et sociales, surtout sur le continent où elle a démarré avec un retard certain sur l'Angleterre. Ce sont des artisans qui, comme on le sait, vont se mettre en mouvement; artisans parisiens, artisans de métiers d'art, tailleurs, cordonniers, maçons en Angleterre. Il n'y a rien là de très surprenant. Il est normal, en effet, que les révolutionnaires se recrutent parmi les itinérants, dans cette catégorie de compagnons qui, voyageant conformément à leur tradition à travers les pays, d'une ville à l'autre, ont été exposés – et nous savons qu'il y a eu là souvent une action systématique – à une prédication révolutionnaire. Il est

également naturel que les artisans, plus tôt que d'autres enfermés dans la pauvreté et côtoyant la misère des autres, aient acquis une conscience de classe. La révolution industrielle ne les atteint pas encore dans leur métier. Elle ne menace pas directement leur existence, mais elle leur ouvre, dans la mesure où ils sont curieux d'esprit, des perspectives nouvelles. Elle leur fait pressentir à la fois le danger qu'ils courent s'ils restent sur la défensive et les possibilités d'émancipation qui s'offrent à eux s'ils agissent. L'échec de la révolution de 1848 leur a révélé combien il était nécessaire de prendre en main leur sort.

C'est ce que saisissent les syndicalistes britanniques qui prennent le relais du défunt chartisme avec l'espoir et la volonté d'améliorer par leur propre initiative leurs conditions matérielles et morales. C'est ce que comprennent les ouvriers français qui affirment eux aussi leur volonté de n'être plus des instruments de la bourgeoisie républicaine, mais de se conduire en êtres libres et responsables.

La rencontre de ces deux groupes d'ouvriers créera les conditions d'un nouveau départ. C'est ce que Marx a instantanément saisi, qui attendait le moment où des ouvriers prendraient l'initiative.

De telle façon que, quelle que soit l'importance qu'on puisse accorder à Proudhon dans l'acheminement de la classe ouvrière française vers la prise de conscience de sa capacité politique, quel que soit le rôle des Mazziniens ou de ces professionnels de la révolution qui assistent à la naissance de l'Internationale et prétendent au rôle de parrains, c'est bien du dialogue de Marx et des ouvriers, qui se rassemblent, que sera faite l'histoire de la Première Internationale. Dialogue qui portera sur les objectifs, c'est-à-dire sur le contenu de la révolution, sur quoi on s'entendra assez vite. C'est dès 1868, en effet, que le collectivisme s'impose, rejetant le mutualisme à l'arrière-plan. Sur la méthode, en revanche, sur les moyens de construire la société nouvelle, une bataille s'engagera, qui n'est d'ailleurs pas terminée, bataille dans laquelle un Bakounine, mais aussi un James Guillaume, un Adhémar Schwitzguébel assumeront ce rôle historique.

Et c'est précisément le prolongement de ce grand débat sur la méthode qui nous aide à situer la Première Internationale dans l'histoire sociale du XIXe siècle. Née de la convergence de poussées révolutionnaires souvent contradictoires, elle va, en dépit de ces contradictions, en dépit des luttes et des déchirements internes, rassembler les ouvriers dans une lutte à travers laquelle se forme une conscience de classe qui sera un des facteurs politiques dominants dans la crise des sociétés contemporaines.

NOTES

[1] Cf. D. Demarco : *La Fondation de la Première Internationale à Naples : 1869-1870,* in La Première Internationale (colloque tenu à Paris en 1964), Paris CNRS, 1968, pp. 285-295.

[2] A. Romano : *Origines de la Première Internationale en Italie,* in La Première Internationale, op. cit., Paris CNRS, 1964, pp. 273-283 ; lettre de Mazzini citée p. 274.

[3] Cité par A. Romano, ibidem p. 275.

[4] Cf. également les travaux de Nello Rosselli sur Mazzini et l'Internationale, auxquels nous nous sommes déjà référé dans deux études : *Etude sur la formation de la Première Internationale,* Revue d'histoire suisse, T. 30, fasc. 1, 1950 ; et *La Première Internationale,* Recueil de Documents, introduction. Publications de l'Institut universitaire de hautes études internationales, No 39, Genève 1962.

[5] Les communications faites à ce colloque ont été publiées sous le titre *The Revolutionary International, 1864-1943* par les Stanford University Press, California, en 1966.

[6] Cf. à ce propos Nicolaevski : *Secret Societies and the First International,* in The Revolutionary International, op. cit., pp. 36-56 et 228-233.

[7] Cf. Alexandre Zévaès : *Les proscrits français de 1848 et de 1851 à Londres.* La Révolution de 1848, T. XX, pp. 345-375 et T. XXI, pp. 94-114. Cf. également A. Müller-Lehning : *The International Association (1855-1859).* International Review for Social History, T. III (1938), pp. 285-286.

[8] Il faudrait aussi tenir compte du fait que l'appartenance à une franc-maçonnerie, dont l'idéologie est singulièrement diffuse, n'a pas forcément une signification politique. Aussi le fait signalé par Müller-Lehning, après d'autres, que l'émigration polonaise en France entre dans la loge française, ne nous permet pas de procéder à une évaluation du rôle politique de cette émigration polonaise et encore moins de son influence sur l'Internationale.

[9] N'oublions pas que pendant les années qui séparent la révolution de 1848 de la fondation de l'Internationale, les réfugiés politiques français à Londres sont déchirés par de sombres luttes où s'opposent non seulement des tendances, mais dans une certaine mesure des classes, et dans le détail desquelles il nous est impossible d'entrer.
Cf. à ce propos : Zévaès, Müller-Lehning, loc. cit. ; voir aussi Samuel Bernstein : *Auguste Blanqui,* Paris, Maspero, 1970, pp. 202-217.

[10] « Denn eine historische Bewegung lässt sich nicht einfach aus freien Stücken schaffen und vorwärts treiben, selbst wenn ihr Urheber und Leiter titanische Persönlichkeiten sind : sie müssen im Schosse der Geschichte aus Samen der früheren Bewegungen geboren werden und ihre neuen Bahnen im Anschluss an die älteren einschlagen. » *Aus der Vorgeschichte der Internationale (1913)* in Beiträge zur Geschichte der Arbeiterbewegung in England. Verlag für Literatur und Politik, Wien-Berlin 1929, pp. 152-227.
Relevons que Rothstein précise, dans une note introductive, que son étude était rédigée avant la publication de la correspondance Marx-Engels et qu'après l'avoir lue, il n'a rien changé à son texte, en particulier en ce qui concerne Harney et Jones, sur lesquels son avis diffère de celui, critique, de Marx et de Engels. Harney et Jones sont pour lui des précurseurs qui ont contribué à créer des circonstances favorables à l'action de Marx et de Engels.

[11] Le 15 mars, selon un article publié par le *Northern Star* le 21 mars 1846 et cité par Rothstein, op. cit., p. 158.

[12] Ibidem pp. 165-166.

[13] Cf. Müller-Lehning : *The International Association,* loc. cit., pp. 213-214.

[14] Ibidem pp. 251-252.

[15] Le texte intégral des statuts est reproduit par Müller-Lehning, ibidem pp. 222-223 (fac-similé).

[16] Bert Andréas a publié une étude très intéressante intitulée *Gründungsdokumente des Bundes der Kommunisten, Juni bis September 1847*. Veröffentlichungen aus der Hamburger Staats- und Universitätsbibliothek, Hamburg 1969, 79 p.

[17] Cf. la lettre de Marx à Engels, du 4 novembre 1864.

[18] Cf. le rapport souvent cité sur « les Communistes en Suisse », fondé sur les papiers saisis chez Weitling, adressé par une commission d'enquête au Conseil d'Etat de Zurich. Trad. franç., Lausanne, 1843.

[19] Bert Andréas en signalait un assez grand nombre dans son étude intitulée *Zur Agitation und Propaganda des Allgemeinen Deutschen Arbeitervereins, 1863-1864*, in Archiv für Sozialgeschichte, Band III, Jahrbuch der Friedrich-Ebert Stiftung, Hanovre 1963, pp. 297-423. Cf. également les diverses communications contenues dans La Première Internationale, Paris CNRS 1968, op. cit. On pourra glaner aussi quelques informations dans des biographies, telle celle de Dommanget et, plus récemment, de Samuel Bernstein sur Blanqui.
Mais ce qui nous manque pour la connaissance de ce grouillement d'activités révolutionnaires de cette période et pour la reconstitution d'une nécessaire vue d'ensemble, c'est à la fois un dépouillement systématique des journaux et des dépôts d'archives. Faute d'un tableau d'ensemble, les historiens commettent des erreurs gênantes de perspective, gonflant tel personnage ou tel groupement, ou faisant ressortir tel document chargé apparemment de révélations. Pour ne donner ici qu'un exemple, nous avons entre les mains la copie d'un rapport inédit du Commissaire de police de Hesse, rapport de 391 pages manuscrites, terminé en 1852 (supplémenté en 1860) et intitulé *Die politisch-revolutionären Verbindungen in den Jahren 1814 bis 1852 und deren Revolutionen* (Staatsarchiv Wien), Varia der Kabinettkanzlei, Fasz. 32). Ce rapport, qui contient les actes des enquêtes et des documents, est sans aucun doute intéressant. Peut-être l'aurait-on publié il y a quelques années. Mais dans l'état actuel de la recherche, il n'est plus utilisable que comme appoint.